

Françoise Vergès

Texte écrit à propos de l'installation

Dià s p o ra de Binta Diaw

« Revenant de la rivière où elles avaient lavé le linge de maison des maîtres, Zamé et ses compagnes, Julie et Zilia, esclavagisées au domaine des Méry, furent arrêtées par la milice que les propriétaires de plantation avaient créée pour chasser les marron.ne.s, ces esclavagisé.e.s qui avaient fui et organisé des communautés libres. Ils fouillèrent leurs paniers à la recherche de plans ou autres documents que des marrons leur auraient donnés. Ils ne trouvèrent rien. Car invisibles aux yeux des chasseurs d'êtres humains, Zamé portait sur elle, sur son corps, sur sa tête, les informations qu'un marron lui avait données. En effet, alors qu'elles faisaient sécher le linge, un jeune homme était sorti du sous-bois. Elles le connaissaient, il avait fui la plantation plusieurs mois auparavant pour rejoindre une communauté marronne qui, disait-on, s'était installée dans les montagnes. Le maître, furieux, avait menacé de mort toute personne qui se rendrait complice de futures fuites, et en punition, avait restreint le périmètre dans lequel les esclavagisé.e.s pouvaient se mouvoir librement. Les trois jeunes femmes avaient accueilli le jeune marron avec effusion, mais, sachant que le temps était court, il avait rapidement dessiné sur le sable de la rive des lignes qui se croisaient en constituant des nœuds. Ces lignes indiquaient les routes du marronnage et des lieux de refuge au cours de la fuite. Aussitôt, les compagnes de Zamé avaient tressé ses cheveux afin de reproduire exactement ces informations : les tresses figuraient l'orientation des chemins, et entre les tresses, les refuges. Les tresses de Zamé devinrent ainsi une carte fidèle du marronnage que le soir, les esclavagisé.e.s pourraient décrypter. »¹

Ce texte entièrement fictif, aux prénoms empruntés à des registres de plantation, s'appuie néanmoins sur des faits réels : dans les colonies esclavagistes, les coiffures des femmes noires ont servi de messages cryptés, incompréhensibles aux esclavagistes et à leurs armées. La tresse est texte, message, cartographie. Si la manière de coiffer les cheveux des femmes noires a historiquement signifié statut social, appartenance à un groupe, signe d'un événement (mariage, décès, naissance), sous la traite et l'esclavage, elle acquiert un nouveau rôle, celui d'une écriture de la résistance. Ce serait aussi dans leurs cheveux que les femmes noires ont caché des graines, dont celles de riz, non seulement pour survivre au cours de la traversée du passage du milieu mais aussi pour transporter leurs propres graines. Il serait en fait possible d'écrire une histoire des cheveux et des coiffures des femmes noires qui non seulement prenne en compte les diasporas forcées mais aussi les rôles joués par les femmes noires dans les colonies – guérisseuses, cultivatrices, gardiennes de savoirs et de pratiques. Ainsi, parmi les Africain.e.s déporté.e.s, certain.e.s venaient de régions où l'agriculture (dont celle du riz) était très développée, leur connaissance des plantes médicinales et leur adoption du savoir sur les plantes connues des Amérindiens dans les colonies, firent d'esclavagisé.e.s, surtout de femmes, des personnes qui soignaient les maux, connaissaient les plantes abortives que les femmes recherchaient pour ne pas mettre au monde de futurs esclavagisé.e.s.²

L'histoire des cheveux des femmes noires, sur le continent africain ou dans les diasporas, que les blancs associaient à la laideur, témoigne qu'ils servent non seulement de refuges à des informations et à des graines, mais aussi d'affirmation d'une présence au monde. Dans un monde qui les déshumanisait, qui faisait d'êtres humains, des « meubles », les femmes noires en préservant ou en réinventant les normes d'une esthétique et d'une philosophie de la vie ont contribué, contre toutes les offensives de la suprématie blanche, à perpétuer des mémoires et des manières d'être au monde. De nombreux ouvrages ont été consacré à l'histoire des cheveux noirs, à l'industrie capillaire qui visait à les aplatir et les lisser pour répondre aux canons blancs de la beauté, et à ses dangers pour la santé, et au mouvement de libération des cheveux, de la coiffure afro des années 1960 aux cheveux nappy aujourd'hui. Tout un champ esthétique, historique, culturel et politique a été exploré, et continue d'être exploré dans des blogs, sur les réseaux sociaux, dans des magazines, des émissions de radio, de télévision ou sur YouTube, et cela, dans les Amériques nord et sud, les Caraïbes, et l'Afrique. Tous ces débats appartiennent à une bibliothèque décoloniale du cheveu noir féminin. Ici, pour faire écho au travail artistique de Binta Diaw, je me focaliserai sur l'économie des tresses.

Visible, visuel, invisible

La tresse, naturelle ou synthétique, représente un marché qui pèse plusieurs millions de dollars, et qui, comme d'autres produits (coton, café, thé), contient une épaisseur de significations, visibles et cachées. La tresse circule, suivant des routes commerciales induites par la colonisation et la globalisation. Marchandise, elle obéit aux lois du marché dit libre, sa valeur fluctue, elle circule d'un continent à l'autre, ce qui n'est bien sûr le cas ni des personnes qui la produisent, ni de celles qui la portent. Les lois sur les circulations des marchandises ne s'appliquent pas aux êtres humains du Sud global.

La tresse emprunte des chemins multiples et renvoie à plusieurs champs—culture visuelle, résistance, exploitation, marché, femmes, circulation—sa circulation obéit à la fois aux lois du marché (production et diffusion, demande) et aux normes changeantes de l'esthétique noire, elle-même complexe d'un territoire à l'autre.

Étudier cette économie du cheveu signifie étudier les circulations induites par la globalisation que l'esclavagisme colonial et la colonisation produisent, le rôle (mineur) de l'Europe dans cette économie ; les magasins de tresses, de perruques et de produits capillaires, et les salons de coiffure, qui sont les parties visibles de cette économie globale ; la culture visuelle qui renvoie à l'histoire du cheveu noir (oppression et résistance), des coiffes sophistiquées des femmes noires aux Amériques et Caraïbes à celles de femmes sur le continent africain que l'on trouve sur des tableaux ou dès que la photographie est inventée et aujourd'hui dans des œuvres artistiques³ ; les débuts de l'industrie de la collecte de cheveux naturels et leur commercialisation ; les oppressions et les exploitations ; l'appropriation culturelle. En d'autres termes, il faut déployer une méthodologie décoloniale qui explore les intersections et les enchevêtrements, qui tire tous les fils et trace une cartographie complexe et multidimensionnelle de la tresse.

La coiffure : terrain de luttes

La méthode de tressage du cheveu (directement sur le crâne et donc différentes des tresses que l'on trouve à travers le monde) appartient au monde africain, du nord au sud. Selon Anyana Bird et Lori Tharps, à toutes les périodes, il y eut, sur le continent, des styles de coiffure pour les femmes et les hommes⁴. Les cheveux étaient si importants que si une personne ne se coiffait pas de manière spécifique, on supposait qu'elle était malade mentalement. La traite transatlantique et l'esclavage bouleversèrent ces traditions, disent-elles, et un nouvel ensemble de significations fut imposé aux cheveux des Noirs par les normes de la suprématie blanche. Aux États-Unis, les femmes blanches exigèrent, par jalousie, que les femmes noires aient la tête rasée car, à leurs yeux, leurs coiffes attiraient les hommes blancs⁵. Toujours aux États-Unis, en Louisiane, en 1789, une loi, dite « loi Tignon »⁶. Elle exigeait des femmes noires qu'elles couvrent leurs cheveux d'un tissu⁷. L'édit, qui comprenait des sections spécifiques sur le changement de certains comportements dits « inacceptables » des femmes noires, demandait que les coiffures trop « ostentatoires » qui attiraient l'attention des hommes blancs et nourrissaient la jalousie des femmes blanches soient interdites⁸. En ajoutant bijoux et plumes à des coiffures très élaborées, les femmes noires menaçaient l'équilibre racial. La beauté des femmes noires devait être dépeinte comme négative, remarque Tracy Owens Patton, professeur de communication et d'études sur la diaspora afro-américaine à l'Université du Wyoming. La loi visait donc à les discipliner et à minimiser leur beauté, pour magnifier celles des femmes blanches.

L'histoire du cheveu noir contribue à complexifier celle du cheveu féminin et de sa coiffure, historiquement signes de statut social, de genre, et de place dans une hiérarchie où oppression patriarcale et de classe se croisent, car elle introduit la notion de race et démantèle ainsi une histoire du cheveu qui se voudrait neutre et universaliste. L'esclavage colonial a transformé l'idéal de beauté, le cheveu lisse, ou légèrement bouclé, et blond personnifiant cet idéal. La nature du cheveu, sa couleur, et sa tenue sont devenus des enjeux qui sont loin de n'être qu'esthétiques. En Californie, ce n'est qu'en 2019 que « la discrimination raciale fondée sur les cheveux » a été interdite ! À l'origine de cette loi, la sénatrice démocrate de Los Angeles Holly Mitchell a déclaré : « Cette loi protège le droit des Californiens noirs à porter leurs cheveux naturels, sans pression pour se conformer à des normes euro-centrées, a expliqué l'élue. Pour nous, c'est un symbole de qui nous sommes. Quand je me faisais des dreadlocks voici quinze ans, je savais que c'était une déclaration à la fois sociale et politique adressée au monde extérieur ». Le terme « naturel » doit cependant être utilisé avec caution car comme le rappelle Ary Gordien citant Kobena Mercer, « Fait souvent connu uniquement des personnes noires et de ceux qui les côtoient quotidiennement, laisser pousser, laver, tresser, détresser, peigner, hydrater et façonner un volume plus ou moins important de cheveux afro nécessite de nombreux soins et des manipulations d'une grande précision. Ces coiffures n'ont donc, à ce titre, rien de « naturel » et encore moins de négligé. Ériger ainsi la nature comme valeur conduit en outre souvent à rebours à condamner les femmes noires qui se défrisent les cheveux ou qui se font poser extensions ou postiches. Ce type de critique occulte les injonctions contradictoires qui sont faites aux femmes noires : se conformer à des critères de beauté hégémoniques auxquels la majorité (blanche et noire) adhère tout en incarnant une

authenticité noire. »⁹ Nancy Falaise, qui milite pour une formation spécifique, constate que « partout dans le monde – même en Afrique –, les cheveux crépus sont les mal-aimés des salons de coiffure. »¹⁰ L'employée du salon d'origine sénégalaise, Sylvie Vincent le confirme : « On apprend à tresser, mais pas à coiffer. Même dans une grande ville comme Dakar ! La femme n'est reconnue belle que si elle adopte un style de cheveux caucasien. Il y a à côté une génération de jeunes filles qui assument complètement leurs afros ». On le voit, aborder la question des cheveux crépus exige de tenir compte de plusieurs éléments.

L'effort pour rendre hégémoniques les normes de beauté eurocentriques vient donc de loin, il a eu recours à des lois, à des représentations et à des discriminations concrètes—refus d'embauche, de promotion, ou d'emploi dans des métiers sous-payés et déconsidérés. Pour sa part, la bourgeoisie noire a voulu imposer des normes de respectabilité, et le cheveu lissé¹¹. C'est un effort qui doit être constant car la résistance est là, à travers des stratégies de détournement, de refus, de création. Ainsi, en Louisiane, les femmes noires détournèrent la loi qui leur imposait un foulard et utilisèrent ce dernier pour inventer de magnifiques coiffes aux couleurs chatoyantes, que l'on trouve toujours aujourd'hui aux Antilles françaises et dans les autres pays des Caraïbes, et aux Amériques, et aussi en Afrique.

Ainsi, malgré lois et interdits, les femmes noires ne renoncèrent jamais à établir leur propres normes esthétiques, et, dans les plantations, comme l'attestent des récits, consacèrent du temps à leur coiffure et parure pendant les quelques heures de loisir qu'elles avaient arrachées¹². L'injonction raciale de porter un foulard n'a cependant pas disparu, comme le montrent des photos de nourrices noires portant foulard et s'occupant d'enfants blancs en Afrique du sud ou aux Amériques. Cacher ses cheveux ou les montrer obéit ainsi à une politique raciale et patriarcale (le foulard islamique étant lui considéré ici comme scandaleux, là comme nécessité, le choix des femmes qui le portant étant ignoré). Le détournement de cette injonction—en faisant du foulard une parure—témoigne d'une inventivité qui nourrit la résistance. En d'autres termes, si les femmes blanches ont eu à obéir à des injonctions sur leur coiffure et leur tenue, elles ont historiquement reçu le privilège de représenter une féminité normée. Certes, elles se battent contre ces normes, mais le marché et la formation en coiffure en Europe vont à l'encontre d'une digne prise en compte. Sur de nombreux blogs, de vives discussions ont lieu sur le défrisage, le cheveu crépu et l'utilisation de produits dangereux pour la santé¹³. La décolonisation de la relation aux cheveux et à la coiffure est incomplète.

Les cheveux : une industrie prospère

L'industrie du cheveu représente près de 800 millions de dollars par an et est appelée à continuer à se développer de manière exponentielle. La récolte de cheveux naturels s'épuisant, la production de cheveux synthétiques ne cesse de se développer. Ce n'est pas l'Europe qui détient ce marché mais l'Inde et depuis quelques années, la Chine en est devenue un acteur central, et plus récemment la

Russie, l'Ukraine et l'Ouzbékistan, et même la Tunisie qui compte parmi les principaux pays tant exportateurs qu'importateurs de cheveux humains bruts à l'échelle mondiale. Il existe également un tout petit marché du cheveu humain, très lucratif, autour de la Russie, de l'Ukraine et de l'Ouzbékistan¹⁴.

Ainsi, de par le monde, des femmes vendent leurs cheveux pour que d'autres femmes les portent. Acteurs et actrices de ce marché, du plus petit au plus gros, dessinent une vaste cartographie de production, de circulation, de vente et d'utilisation du cheveu : femmes qui vendent leurs cheveux, acheteurs qui vont de village en village ou de temple en temple les recueillir, femmes qui travaillent dans les usines à les laver et les préparer, ateliers où se font les tresses et les perruques, bourse de vente et d'achat de cheveux¹⁵ (en Inde, au cours d'enchères, le prix des cheveux fourrés dans des sacs de jute varie entre 200 et 400 euros le kilo) , compagnies aux réseaux internationaux, sans oublier tous les autres acteurs/actrices de cette économie sociale et culturelle : magazines qui vantent les produits, mannequins qui magnifient les tresses et perruques, compagnies pharmaceutiques qui diffusent les produits de soins capillaires, salons de coiffure (du plus somptueux à celui installé dans la rue), écoles de coiffure, bloggeuses, artistes.., tout cela constitue le monde du cheveu, de la perruque et de la tresse.

On a du mal en voyant des tresses ou des perruques dans les magasins à imaginer tout le chemin qu'il leur a fallu parcourir, et pourtant, suivre ces chemins est passionnant car ils révèlent une économie qui repose sur le corps des femmes, sur leurs cheveux plus exactement. Sans leurs cheveux, pas de marché, pas de fortunes. Pour le journaliste Idriss Linge, « tout aurait commencé dans les années 1940, lorsque des Sud-coréens visitant l'Inde en tant que touristes, découvrent que dans ce pays, les femmes lorsqu'elles veulent afficher leur plus haut niveau de piété, offrent leurs cheveux aux divinités »¹⁶, et les Sud-coréens commenceront par importer ces cheveux aux États Unis en visant la clientèle des femmes noires. L'Inde devient rapidement le premier producteur de cheveux naturels, dans un marché évalué à 10 milliards de dollars (8,83 milliards d'euros), elle en est le principal fournisseur. L'entreprise indienne DCS International Trading, leader du marché collecte chaque mois « des tonnes de cheveux naturels grâce à une chaîne d'approvisionnement aussi complexe que gigantesque... Des centaines de milliers de collecteurs parcourent le pays à leur recherche, chez les coiffeurs, dans des temples hindous, sur les peignes des Indiennes ou sur le trottoir. La matière première capillaire est transformée en mèches ou perruques qui se vendent jusqu'à plusieurs centaines d'euros par kilo. »¹⁷ Pour son directeur, le cheveu est « devenu l'autre or noir ». Des temples, où les femmes se font couper les cheveux, peuvent amasser des dizaines de millions de dollars grâce aux ventes de cheveux.

Dans Jeune Afrique, la journaliste, Katia Dansoko Touré raconte l'essor de ce marché, bouleversé par l'arrivée de la Chine, qui collecte du cheveu humain sur son propre sol, mais aussi au Vietnam, Laos, à Myanmar et en Indonésie. Une seule compagnie européenne émerge mais elle a eu besoin de partenaires indiens pour s'établir : fondée en 1991 par les Gold, une famille britannique qui avait fait fortune dans le cachemire, leur société s'est développée en adaptant ses techniques

de dépigmentation et de coloration. Ce sont souvent des partenariats entre compagnies qui se sont établis, associations entre fournisseurs et entreprises qui se spécialisent par exemple dans les extensions de cheveux naturels haut de gamme. C'est un marché de clientes exigeantes, il faut donc répondre à leurs attentes mais aussi tenir compte de leur capacité d'achats. Katia Dansoko Touré rapporte qu'en 2018, un reportage dans l'émission Made in Africa, de la chaîne ivoirienne RTI, fut consacré à « La folie du business du cheveu » en Côte d'Ivoire. « On y suivait une cliente qui achetait une nouvelle perruque en cheveux humains toutes les deux semaines, soit un budget de 500 000 F CFA (760 euros) par mois. « Avant, je me rendais en Inde, à New Delhi et à Chennai, pour acheter le cheveu humain à mes fournisseurs indiens », indique le coiffeur-visagiste ivoirien Dieudonné Sénato à Jeune Afrique. « Mais, désormais, je me fais livrer. Les prix varient très souvent. Il peut m'arriver d'acheter le paquet de cheveux indiens de 26 à 28 pouces à 100 000 F CFA. Je reçois aussi des mèches très rares au prix de 50 000 F CFA pour 6 à 8 pouces. »¹⁸

Entre l'achat du cheveu et sa vente aux enchères, tout un processus existe, tout un secteur invisibilisé dans la chaîne de production et où des femmes travaillent, six jours sur sept, pendant huit heures. Elles trient, mesurent, shampooinent 300 kilos chaque jour dans de grandes bassines de métal et les mettent à sécher sur une terrasse pendant une demi-heure avant de pendre les remy (la plus haute qualité, qui peuvent être vendus jusqu'à 600 dollars le kilo) à des crochets métalliques et de laisser au sol les non remy. Ailleurs, raconte le journaliste Olivier Michel lors de la visite d'une des plus grandes usines indiennes de cheveux, des femmes, assises sur de petits tabourets en bois, « traitent chacune des caisses de cheveux frisés, bouclés, ondulés ou droits, remy ou non remy. Masque sur le visage, elles lancent toute la journée des mèches de cheveux sur une planche à clous, opération destinée à en retirer les nœuds et à se débarrasser des cheveux les plus fragiles. D'autres femmes prennent ensuite ces mèches et, appuyées sur un petit plateau noir, en retirent patiemment les cheveux blancs ou gris qui s'y trouvent. Ces cheveux seront eux-mêmes rassemblés en mèches. Dans un coin, certaines mèches noir foncé partent, elles, pour la teinture.

«Le cheveu asiatique est le plus solide, le cheveu africain, le plus fragile, et le cheveu indien, le meilleur, tant du point de vue de sa texture que de la possibilité de le colorer», commente le guide chargé de nous accompagner dans les ateliers. » L'objectif de chaque ouvrière, « traiter par jour 10 kilos de cheveux s'ils sont bruns (les plus lourds), 8 kilos de cheveux gris foncé, 7 kilos de cheveux gris et enfin 2 kilos de cheveux blonds. » Pour ce travail, les plus jeunes touchent 100 dollars mensuels, les plus expérimentées, 300 pour des tresses et des perruques qui seront vendues plusieurs centaines d'euros. Mais le cheveu naturel se raréfiant (les femmes du Sud global portant de moins en moins des cheveux longs), l'industrie du cheveu synthétique se développe, dans lequel un entrepreneur africain, le franco-béninois Nazaire Gnanhoué, s'est imposé¹⁹, sa compagnie « Hair prestige » détenant « une importante part du marché en Afrique et dessert d'autres continents »

La tresse, objet global

La tresse africaine est un objet global, avec une histoire complexe, multi-temporelle et multi-spatiale. Du continent africain, où elle est signe social et culturel, elle voyage comme signe de résistance et d'affirmation. Dans les années 1960, elle devient marchandise dans le marché néolibéral, tout en gardant sa signification sociale et culturelle.

Circulant d'un continent à l'autre, elle met en lumière une économie sociale et culturelle mais c'est un marché qui échappe aux femmes, que ce soit les femmes indiennes, chinoises, indonésiennes, vietnamiennes, qui offrent leur chevelure par piété ou par besoin, les femmes indiennes, chinoises, indonésiennes, vietnamiennes qui les traitent en usine, ou aux femmes noires qui les portent.

Avec son installation, l'artiste Binta Diaw nous invite à explorer ces niveaux entremêlés de significations. Son travail contribue à décoloniser l'histoire du cheveu crépu et de la tresse africaine.

Notes

1. En 2018, l'exposition *Africamericanos*, Mexico City, présentait de nombreux exemples de ces coiffures-textes-messages.
2. Voir : Geneviève Leti, « Une médecine traditionnelle à base de plantes. Un héritage à conserver » In : *L'Esclavage de l'Africain en Amérique du 16e au 19e siècle : Les Héritages* [en ligne]. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 2011 ; Catherine Benoist, « Les jardins de la Caraïbe : lieux d'histoire et de territoire ? L'exemple de la Guadeloupe », In: *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 41 année, bulletin n°2,1999. pp. 221-249 ; Samir Boumedienne, *La colonisation des plantes. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde, 1492-1750*, Des Mondes A Faire, 2016 ; Judith Carney et Nicholas Rosomoff, *In the Shadow of Slavery- Africa's Botanical Legacy in the Atlantic World*, University of California Press, 2010 ; Londa Schiebinger, *Secret Cures of Slaves : People, Plants and Medecine in the Eighteenth-century Atlantic World*, Stanford University Pres, 2017.
3. Voir par exemple : Ayana V. Jackson, *Becoming Subject* ; Tanisha C. Ford, Kwame Brathwaite, *Black Is Beautiful*, aperture, 2019 ; Catherine E. Mckinley, *The African Lookbook. A Visual History of 100 years of African Women*, Bloomsbury, 2021.
4. Anyana Bird et Lori Sharps, *Hair Story : Untangling the Roots of Black Hair in America*, St Marin's Griffin, 2002. Voir aussi : Ingrid Banks, *Hair Matters : Beauty, Power and Black Women's Cosnciousness*, NYU Press, 2000.
5. Hlonipha Mokoena, « From slavery to colonialism and school rules, navigating the history of myths about blakc hair », *Quartz Africa*, 29/08/2018
6. Tignon, prononcer tiyon viendrait de chignon.
7. Cassandre « Shocking History : Why women of color in the 1800s were banned from wearing their hair in public », 7/07/2014
8. Hlonipha Mokoena, op.cit.
9. Ary Gordien, « La coupe afro : une simple histoire de cheveux ? », *La Vie des idées*, 21 mai 2019.

10. Mayssa Ferah, « Des cheveux crépus à aimer », La Presse, 9/09/2021, <https://www.lapresse.ca/societe/2020-08-23/des-cheveux-crepus-a-aimer.php>.
11. Voir : Alpha Amadou Sy, « La question des élites : combats d’hier et combats d’aujourd’hui », Présence Africaine, vol. 181-182, no. 1-2, 2010, pp. 315-344 ; « Les élites noires face au phénomène de la mondialisation : déplacements des discours féministes africains », Présence Africaine, vol. 167-168, no. 1-2, 2003, pp. 55-68 ; tGerald Early, « An Origin of the Black Bourgeoisie », 21/03/2018, <https://commonreader.wustl.edu/c/origin-of-the-black-elite/>; Jason Evans, The Black Bourgeoisie and Acting White », 12/10/2017, <https://rmfw.org/2017/10/12/the-black-bourgeoisie-and-acting-white/>; G. Myers, et Margavio, A.V, « The black bourgeoisie and reference group change: A content analysis of Ebony », Qual Sociol 6, 291–307 (1983) ; Candice Jenkins Black Bourgeois : Class and Sex in the Flesh, University of Minnesota Press, 2019.
12. Voir Shane White et Graham White, «Slave Hair and African American Culture in the Eighteenth and Nineteenth Centuries.» The Journal of Southern History 61, no. 1 (1995): 45-76.
13. Voir : Juliette Sméralda, Peau noire, cheveu crépu: histoire d’une aliénation, éd. Jasor, 2014 ; <https://www.cindyfashion-coiffure-afro.fr/blog/lutter-contre-la-chute-et-la-casse-des-cheveux-defrise.html>. Pour les enfants, Hashley Auguste, Little Nappy : Quand maman nous apprend l’histoire du cheveu crépu, 2020.
14. Katia Dansoko Touré, « Cheveux naturels : sur la trace d’un marché lucratif », Jeune Afrique, 25/07/2018, <https://www.jeuneafrique.com/mag/603063/economie/cheveu-naturel-sur-les-traces-dun-marche-lucratif/>
15. La première vente aux enchères a eu lieu en 1962 en Inde : Le kilo valait alors 16 roupies, soit 24 dollars actuels, mais les prix aujourd’hui peuvent être multipliés par dix selon les années. Olivier Michel, « L’incroyable odyssée du cheveu indien », Figaro international, 07/07/2011, <https://www.lefigaro.fr/international/2011/07/08/01003-20110708ARTFIG00492-l-incroyable-odysee-du-cheveu-indien.php>
16. Idriss Linge, « La pieuse, la belle, ou l’histoire à plusieurs centaines de millions de dollars des mèches indiennes en Afrique », Ecofin Hebdo 21/09/2018, <https://www.agenceecofin.com/hebdop3/2109-60190-la-pieuse-et-la-belle-ou-l-histoire-a-plusieurs-centaines-de-millions-de-dollars-des-meches-indiennes-en-afrique>
17. Julien Bouissou, « Fragilisé par la Chine, le « roi du cheveu » indien rêve de conquérir l’Afrique », Le Monde, 19/02/2019, https://www.lemonde.fr/international/article/2019/02/19/fragilise-par-la-chine-le-roi-du-cheveu-indien-reve-de-conquerir-l-afrique_5425115_3210.html.
18. Katia Dansoko Touré, « Cheveux naturels : sur la trace d’un marché lucratif », Jeune Afrique, 25/07/2018
19. Bidossessi Wanou, « Industrie en Afrique : Nazaie Gnanhou, seul africain dans les cheveux synthétiques au Nigéria », L’économiste, 5/11/2020